

Un imaginaire en pleine effervescence

Michel Lord

Numéro 33, printemps 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39389ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lord, M. (1984). Un imaginaire en pleine effervescence. *Lettres québécoises*, (33), 48–50.



UN IMAGINAIRE EN PLEINE EFFERVESCENCE

La fin de l'année 1983 a été marquée par la publication successive de trois anthologies de littérature fantastique et de science-fiction comme si, à l'aube d'une année au nombre fatidique, on avait voulu conjurer le mauvais sort. À moins que ces publications ne fassent que témoigner de l'extraordinaire vitalité de l'imaginaire québécois? Des trois livres, je ne saurais dire lequel surpasse les autres. Chacun a ses faiblesses et ses charmes troublants. Les lecteurs les plus difficiles peuvent sans conteste trouver leur pâture parmi les trente textes, véritable déluge d'imaginaires, que nous présentent les trois anthologistes que sont André Carpentier, Norbert Spehner et Jean-Marc Gouanvic.

Dix contes et nouvelles fantastiques¹

En réunissant ces dix textes, André Carpentier voulait donner suite à un projet qui lui était cher: faire participer une dizaine d'auteurs «à une sorte de défense et illustration du conte et/ou de la nouvelle par la pratique d'un genre qui [...] semblait leur être familier: le fantastique» (p. 9). Le défi, qui était de taille, a été relevé avec succès.

Point n'est besoin d'avoir derrière soi une oeuvre abondante pour produire un texte de premier ordre. André Belleau le prouve de façon éblouissante dans «le Fragment de Batiscan». Le récit se construit un peu comme une enquête policière menée à la manière d'une recherche littéraire ou vice versa. Les deux éléments de l'intrigue s'imbriquent admirablement au point de se confondre. Pour le narrateur, il s'agit d'éclaircir le mystère entourant la mort d'un ami, féru, comme lui, de théorie littéraire. On pourrait dire de ce récit qu'il illustre par le fantastique un certain formalisme mâtiné de gestaltisme, c'est-à-dire que le tout y est plus grand que la somme de ses parties étroitement liées entre elles. Une réalité terrifiante est à l'oeuvre dans ce récit où le héros est en quête d'un sens

qui se fait à ses dépens. Certains détails notés par le narrateur-enquêteur semblent n'avoir aucun rapport avec l'intrigue comme telle. Rien de surprenant puisque le discours narratif tourne autour d'un fragment introuvable de *La Légende d'un peuple* («Le Vieux Patriote») que Louis Fréchette n'aurait jamais publié. Comme André Belleau l'écrit en épigraphe: «Ce qui ne peut être dit ni aperçu (chaque personne, chaque société a son point aveugle), le fantastique le marque en creux au centre de son discours. Il ne peut que parler autour de ce lieu vide» (p. 65). Aussi, l'image qui me vient spontanément à l'esprit pour décrire ce texte est celle d'un vortex au sein duquel le narrateur-victime est aspiré. La quête du sens n'est pas toujours de tout repos.

Les nouvelles de Gaétan Brulotte et de Michel Bélil appartiennent à ce que l'on pourrait appeler une variété du fantastique urbain. Les deux récits se déroulent dans des édifices modernes aseptisés. Michel Bélil joue avec le concept de la verticalité du décor (un ascenseur qui descend) qu'il met en parallèle avec la carrière d'un haut fonctionnaire. L'idée est excellente, le suspense assez soutenu mais le point de chute moins réussi. Sucrer la teinture de la cravate de la victime terrifiée avant de la pendre, voilà qui nous laisse littéralement sur notre faim. Cela désamorçe toute terreur. Ce fantastique allégorique laisse par ailleurs clairement entendre que les monstres souterrains ne sont rien d'autre que des fonctionnaires en tuant d'autres dans le seul but d'accéder à leur échelon. Pas de chômage pour les vampires de la fonction publique.

Le texte de Gaétan Brulotte est plus troublant. Il dramatise les conséquences d'une distorsion de la perception. Le narrateur, un homme de science, note un message dans l'ascenseur de son building: des locataires s'excusent à l'avance du bruit qu'ils feront ce soir-là. Plutôt que d'oublier ce fait banal, l'homme se

prépare mentalement à cet événement qui ne le concerne nullement. Pour lui, la chose annoncée doit arriver. Le message, par la seule grâce de son signifiant, doit devenir réalité. Or, il ne se produit rien, du moins pour lui, mais ces quelques mots sans effets ont complètement perturbé la réalité de cet homme. Gaétan Brulotte pousse jusque dans ses conséquences les plus absurdes le principe de l'influence de la réalité sur l'imagination. En lisant cette histoire, on songe à la célèbre émission où Orson Welles, diffusant à New York des extraits de *La Guerre des mondes* de H.G. Wells et laissant croire à de nombreux auditeurs que les Martiens envahissaient la Terre, provoqua une certaine panique dans la ville.

André Carpentier crée, quant à lui, un fantastique exubérant où les frontières du réel éclatent sur une île de Montréal qui tient le rôle principal. Les trois premiers paragraphes mis à part (ils relèvent de la théorie plutôt que du conte), le récit est une magnifique envolée qui remue, littéralement, ciel et terre. Nous assistons à une sorte de *Genèse* à rebours où un son, en un long crescendo de sept jours, provoque des événements perturbant tout sur l'île. Si André Carpentier a tendance à se laisser porter par son style, au moins peut-on affirmer qu'il en a à revendre. C'est peut-être l'un des meilleurs fantasmatiques québécois de l'heure.

En forçant un peu la note, on peut regrouper les textes de Jean-Pierre April, de Jean-Yves Soucy et de Marie José Thériault sous la même bannière: le merveilleux avec son cortège de métamorphoses. Ils possèdent aussi une récurrence commune: l'homme changé en oiseau pour son bonheur ou son malheur.

Marie José Thériault met en scène une certaine Scharazade qui raconte une histoire à un certain roi Schahriar. Ce récit se présente clairement et sans vergogne comme un pastiche des contes des *Mille et une nuits* et comme une suite à l'oeuvre anonyme.

Chez Jean-Yves Soucy, la surnature protège la nature. Dans ce conte, une femme découvre les beautés d'une forêt pleine d'enchantements. Au milieu de ce décor paisible, des chasseurs sans scrupules tuent des bêtes au regard presque humain. La femme, servant d'instrument aux puissances surnaturelles, rétablit l'ordre naturel. La seule chose qui agace ici, c'est la dichotomie trop évidente entre les mâles agressifs et la femme qui seule sait percevoir le langage secret de la nature.

Le narrateur du conte de Jean-Pierre April se retrouve également en pleine nature. En rupture de ban avec la société, il revient sur les lieux de ses premières amours. Dans ce récit, comme dans celui de Jean-Yves Soucy, ce n'est pas la surnature qui pose problème mais la réalité. Cette dernière est si contraignante qu'on la fuit, ou la corrige, attirant ainsi à soi une autre «réalité» que l'on accueille avec ravissement. N'est-ce pas là ce qui fait l'essentiel du merveilleux?

À l'opposé, André Major pratique un fantastique minimal. Pour lui, cela se résume au rêve prémonitoire qui se réalise. Sa nouvelle baigne toutefois dans une atmosphère lourde et aussi irréaliste que réaliste, ce qui prouve qu'avec peu d'éléments fantastiques, on peut faire basculer l'imaginaire dans l'étrange.

Le fantastique est lui aussi quasi totalement absent du texte de Jacques Brosard. Il se limite à la notion de rêve ou d'incertitude finale quant à la réalité de ce qui s'est produit. En revanche, un univers de science-fiction est savamment élaboré. Il s'agit avant tout ici d'un récit baroque qui fait s'entremêler deux perceptions différentes de la «réalité» en pleine mutation. D'une part, le narrateur, dans une centrale souterraine, assiste impuissant à une sorte de fin du monde qui, en cette époque lointaine, semble être devenu un phénomène cyclique. Mais, cette fois, «la Terre en gésine» (p. 113) va peut-être tout engloutir. Au milieu de cette fantasmagorie cataclysmique et horrifique, l'amante du narrateur dort du sommeil de l'innocence. Au réveil, elle l'invite à venir s'engloutir en elle. Illustration du combat éternel d'*eros* et de *thanatos*, «l'Engloutissement» semble conçu comme une fuite dans les dédales de l'inconscient. Il reste toujours, au sein d'un monde en décomposition, un recours aux refuges intimes du rêve amoureux pour conjurer



l'horreur de la mort. «C'est le labeur secret de la Terre, [...], c'est la chaleur de nos corps» (p. 115).

François Barcelo s'adonne à la variété la moins usitée en fantastique, et pour cause: l'anti-fantastique. Il en fait sans en faire, presque malgré lui. Le personnage de son récit croit détenir des pouvoirs qu'il n'a pas en réalité. Saint Nicol et Fernand Fournier, personnages de son roman, *Ville-Dieu*, font partie de la même espèce. On pourrait dire de Barcelo ce que Jean-Baptiste Baronian écrit à propos de Marcel Aymé: «Si, dans une certaine mesure, fantastique il y a, ce serait le fantastique de l'ironie, de la démythification, de la contrefaçon»². Prendre le contrepied de la lettre, n'est-ce pas y être attaché d'une manière ou d'une autre?

Depuis l'époque où Yves Thériault publiait *Si la bombe m'était contée* (1962), la science-fiction québécoise a énormément évolué. Des revues sont apparues qui sont même devenues les canaux majeurs par où passe peut-être la plus grande part de la production de la nouvelle science-fiction québécoise. Malheureusement, les revues deviennent vite introuvables en librairie. C'est sans doute pour remédier à ce problème que les directeurs des revues *Solaris* et *Imagine...* ont décidé de remettre en circulation quelques-uns des meilleurs textes publiés dans leurs pages. *Solaris* et *Imagine...* constituent de véritables laboratoires pour la littérature spéculative et les anthologies que nous offrent Norbert Spehner et Jean-Marc Gouanvic prouvent à l'envi que la science-fiction québécoise est en pleine expansion.

Aurores boréales I³

Les textes regroupés dans *Aurores boréales I* exploitent les thèmes les plus divers. Norbert Spehner présente l'anthologie comme étant «un échantillonnage varié de ce qui a été publié dans *Solaris*» (p. 9). Si l'on cherche toutefois un dénominateur commun, on s'aperçoit que l'homme s'y retrouve le plus souvent en situation de crise aux vastes implications. De plus, les schèmes opposés se côtoient dans un même texte ou d'un texte à l'autre, allant du désir de prolonger la vie sous une forme ou une autre au désespoir de ne jamais pouvoir créer un monde viable.

C'est chez Élisabeth Vonarburg que la recherche de la fusion des contraires est la plus évidente. Le protagoniste de son récit, hanté par sa mort prochaine, demeure préoccupé par la poésie, art qu'il aimerait continuer à exercer. Il a la chance de découvrir une planète touristique où vivent des êtres qui pratiquent un rituel en apparence primitif au cours duquel les participants se métamorphosent en «oiseau de cendres» à moitié matériel juste avant de toucher un fleuve de lave, symbole du ciel et de l'enfer réunis. Cette variation sur le thème de la création et de l'immortalité révèle une autre facette de l'oeuvre de cette fine analyste qui sait admirablement évoquer un autre monde.

Les personnages du récit de Jean-François Somcynsky évoluent dans une mégastucture voguant à la dérive dans l'espace. Le héros, cherchant à comprendre le sens du monde, perdu depuis long-

temps, arrive à reconstituer la mémoire de l'homme. Sa curiosité lui permet d'échapper de justesse à un trou noir. Évidemment, on reconnaît dans ce texte l'imaginaire sensuel de Somcynsky créant ici de nouveaux Adam et Eve de l'espace.

L'amateur de science-fiction pure et dure aimera sans doute davantage la nouvelle de Serge Mailloux. Le héros y incarne la confusion car il est pris de panique après une catastrophe dans l'hyperespace d'où il doit s'échapper rapidement. Une entité, au premier abord terrifiante, la Raison pure, lui vient en aide. Mais, elle lui inculque des notions bien élémentaires telles que le courage et l'amitié. Le héros en sort grandi mais le lecteur un peu déçu après un si bon suspense.

Dans un autre ordre d'idée, Jean Dion a voulu illustrer les effets perturbateurs qu'une destruction de la structure temporelle pourrait produire sur la conscience et la mémoire de l'homme. La trouvaille de ce récit consiste à avoir créé un autre univers en érigeant le temps au niveau d'un personnage exerçant une action restreinte dans l'espace et dans le temps.

Le narrateur du récit de Joël Champetier perçoit également le monde d'un oeil différent mais la cause en est médicale: une lobotomie. Cet handicap mental lui confère paradoxalement le pouvoir de transférer son esprit dans le corps d'une abeille. Amoindri, moins qu'humain, il peut encore fuir une réalité invivable.

Au contraire, dans les récits de Marc Provencher, de Jacques Bernard, de Marc Sévigny et de Jean Barde, l'homme n'a que peu d'espoir et bien peu de pouvoir. Le plus évocateur de ces récits est sans doute celui de Marc Provencher où le «héros» va lui-même, et comme malgré lui, se faire bouffer par un Extracteur d'eau.

Sensiblement différent des autres récits, celui de Sernine entremêle le jeu et la «réalité» sur une Terre décimée où des gens s'amusent à créer des scénarios pendant que d'autres personnages, gangsters, seigneur doté de pouvoirs psychiques, monstres lilliputiens, sont loin de rigoler. Ce texte constitue une heureuse diversion dans l'oeuvre de Daniel Sernine.

Les années lumière⁴

Jean-Marc Gouanvic offre dans *Les années-lumières* une excellente rétrospective des trois premières années de la revue *Imagine...*, soit de 1979 à 1982. Le recueil regroupe dix textes aux manières très différentes mais qui sont reliés entre eux par le lien ténu du voyage exploratoire dans des territoires imaginaires.

Un certain nombre d'auteurs penche du côté de la facétie et de l'humour. Parmi ceux-ci, on retrouve François Barcelo qui se moque d'un certain processus de création, Huguette Légaré qui raconte un voyage en train-bulle entre Québec et Bathurst dans un futur qui n'a guère à envier à notre pauvre présent et Michel Bénil qui campe des êtres de la dimension 3,1416 pénétrant dans notre monde grâce à un angle droit pour découvrir une collection de timbres. Le plus réussi dans le genre est sans doute le récit de Jean-Pierre April. Dans «le Fantôme du Forum», Gaston Ratté, cet anti-héros, s'aperçoit qu'il possède un pouvoir télékinésique lorsqu'il est saoul. Très fertile en rebondissements, le récit nous montre ce surhomme loufoque usant de son pouvoir pour faire gagner, par des clones de Guy Lafleur, une importante joute de Hockey. Est-ce un hasard si Barcelo reprend, de manière bien différente toutefois, les mêmes éléments d'intrigue dans un épisode de *Ville-Dieu*? Cela illustre peut-être le lien qui existe, dans l'imaginaire québécois, entre notre sport national, la bière et une certaine idée du pouvoir.

Jean Pettigrew dans ses «Fragments d'une interférence» fait surgir des oiseaux, ceux-là mêmes que E. A. Poe a imaginés à la fin des *Aventures d'Arthur Gordon Pym*. La particularité des «Fragments» est justement de créer une interaction entre quelques éléments venus d'un autre monde imaginaire et la «réalité» imaginée par Jean Pettigrew. De plus, un étrange manuscrit, surgi du fond des temps, participe à la vie amoureuse des quatre personnages. C'est un des bons textes du recueil même si son auteur, voulant à tout prix conserver le mystère entier, semble avoir eu quelque difficulté à trouver une conclusion convaincante.

Les deux auteurs empruntant le pseudonyme de Michel Martin ont imaginé un univers extraterrestre où un anti-navigateur doit effectuer une manipulation au coeur du monde de l'Arbre, un bio-navire. Pour une plongée dans un monde radicalement différent, c'est réussi.

Dans «la Septième plaie du siècle», André Carpentier fait miroiter un univers qui disparaît comme s'effacent des programmes entrés dans les mémoires d'un ordinateur. Ce dernier, le véritable personnage du récit, récapitule l'histoire de l'homme depuis la destruction de la couche d'ozone jusqu'à l'exil dans l'espace avant de rayer la dernière vision de cette boule bleue devenue immatérielle. Tout cela semble sérieux mais recèle un humour dévastateur.

Le monde, pour être plus réel, n'en est pas moins inquiétant dans «le Meurtre d'une idée» d'Alexandre Amprimoz. K, un révolutionnaire, cherche à tuer Z.A. Tod, expression qui désigne à peu près tout dans un État totalitaire doté d'un pouvoir télépathique. Z.A. Tod, c'est aussi la ville des «suicides volontaires» (p. 30).

Le voyageur spatial de «Virus ambiance» d'Agnès Guitard part lui aussi en mission après qu'un informaticien lui ait implanté une puce, détectrice d'ambiances planétaires, dans le cerveau. Mais, à l'inverse de ce qui se produit dans son roman *Les Corps communicants*, le héros sort enrichi de ses aventures qui lui ont permis de recouvrer une structure mentale multidimensionnelle. Ce beau récit s'est fort justement mérité le prix Boréal pour la meilleure nouvelle de science-fiction publiée en 1982. □

1. En collaboration, *Dix contes et nouvelles fantastiques* (par dix auteurs québécois), Montréal, Les Quinze, 1983, 204 p.
2. Jean-Baptiste Baronian, *Panorama de la littérature fantastique de langue française*, Paris, Éditions Stock, 1978, p. 221.
3. Norbert Spehner, *Aurores boréales I* (10 récits de science-fiction parus dans la revue *Solaris*), Longueuil, Éditions Le Préambule, 1983, 231 p.
4. Jean-Marc Gouanvic, *Les années-lumières* (Dix nouvelles de science-fiction parues dans la revue *Imagine...*), Montréal, VLB éditeur, 1983, 233 p.